Rollo, l’homme des écrans noirs et bleus

À un ami en mode veille



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Grasse Vie - Grâce à vous » (2026)

1

Bien avant de savoir ton nom,
je t’avais déjà rencontré.

Toi, petit de septième,
dans la cour de l’Athénée,
tu jouais au football
avec une balle de tennis.

Et moi, grand de seconde,
presque adulte —
du moins le croyais-je —,
je pestais contre ces petits morveux
venus troubler nos graves discussions
sur le monde et la vie.

Nous ne savions pas encore
que quelques années plus tard
nous ririons ensemble
de bien autre chose.

2

C’est dans un autre lycée,
celui où nous allions travailler,
que nos chemins se sont reconnus.

Tu es entré doucement
dans nos vendredis soir,
comme tu entrais partout :

Analyse de lecture suivie

sans bruit,
sans réclamer de place,
mais en finissant
par en avoir une vraie.

Roland pour les papiers,
Rollo pour les amis.

Calme, gentil, réservé,
de ces hommes qui parlent peu
mais dont le silence
n'est jamais vide.

Et nous avons découvert
deux portes communes
pour sortir du monde :

les écrans noirs
et les écrans bleus.

3

Le noir,
c'était le cinéma.

Des explosions,
des vaisseaux,
des poursuites,
des mondes futurs.

Notre philosophie tenait
en quelques mots :

la vie est déjà assez compliquée
pour qu'on paie encore un billet
afin de la regarder l'être davantage.

Alors nous choisissions l'évasion.

Tout avait commencé, ou presque,
par *Independence Day*,
en 1996.

Drôle de titre
pour une époque
où certaines indépendances
se préparaient aussi dans nos vies.

Vingt ans plus tard,
nous étions encore là
pour la suite du film d'Emmerich.

Le film avait une suite.
Notre amitié aussi.

Et contrairement à tant d'autres,
elle avait réussi
son deuxième volet.

4

Après le film,
il y avait le repas.

Et les ordinateurs.

Car le bleu,
c'était davantage ton domaine.

Tu avais connu Atari
quand moi je fabriquais encore
mes journaux scolaires
avec des ciseaux, de la colle
et une vieille machine à écrire.

Tu m'as fait entrer
dans le monde du PC.

Et pendant des années,
quand mon ordinateur plantait,
qu'une machine refusait d'obéir,
qu'apparaissait ce grand écran bleu
que personne ne voulait voir,

je savais qui appeler.

Rollo venait,
regardait,
tapotait,
ouvrait les entrailles,

et la machine ressuscitait.

Tu fus mon dépanneur numérique,
mon sorcier des circuits,

mon IA
avant l'IA.

Fiable.
Patient.
Efficace.

Et sans prompt.

5

Même au Comité des enseignants,
nous avions chacun notre rôle.

Moi,
les mots trop hauts,
les désaccords,
les portes qu’on claque.

Toi,
les fichiers,
les mises en page,
les couvertures impossibles.

Les bagarres
n’étaient pas ton sport.

Mais certaines batailles
se gagnent aussi
avec une souris,
un écran
et beaucoup de patience.

6

Et puis il y avait ta musique.

Des Beatles à Pink Floyd,
prog rock, électro rock,
et tous ces groupes
dont j’ignorais jusqu’au nom.

Dans ta voiture,
je tendais parfois l’oreille :

— Rollo…
c’est ta musique
ou ton moteur
qui fait des siennes ?

À force,
tu finissais par rire.

Le moteur tenait bon.

La musique aussi.

Et nous roulions.

7

Pendant presque trente ans,
nous avons roulé.

Un film,
un repas,
un ordinateur en panne,
une plaisanterie déjà racontée
cent fois :

nous n’avions pas besoin
de nous dire
que nous étions amis.

Nous le savions.

Puis les salles obscures
sont devenues
ton home cinéma.

Le noir était toujours là.

Le film commençait.

Et l’amitié aussi.

8

Puis un jour,
sans générique de fin,

tu as appuyé sur pause.

Mode stand-by.

Je crois savoir pourquoi.

Je connais ton besoin
d’éviter les tempêtes,
ta façon de céder
pour que les murs
cessent de trembler.

Je peux comprendre
que l’on choisisse la paix
dans sa maison.

Je comprends moins
qu’il ait fallu pour cela
éteindre une lumière
vieille de presque trente ans.

Mais je ne veux pas
faire ici le procès
de ton silence.

Tu n’es pas homme
à aimer les tribunaux.

Même ceux
des poèmes.

Alors je laisse
la porte entrouverte.

9

Pour l’instant, Rollo,
l’écran est noir.

Pas le beau noir
juste avant le film.

Un noir sans images.

Et parfois,
il devient bleu.

Mais cette fois,
toi qui savais réparer
tous mes écrans bleus,

tu n’es pas là
pour celui-ci.

Alors je laisse la machine
en veille.

Je ne débranche rien.

Je ne supprime aucun fichier.

Je ne vide pas
la corbeille des souvenirs.

Car certains systèmes
que l’on croit plantés
ne sont peut-être pas morts.

Ils attendent.

CODA

Alors, vieux compagnon
des écrans noirs et bleus,

si un jour
la panne se répare,

si le noir redevient
celui d’un cinéma
où quelque chose va commencer,

si le bleu cesse enfin
d’annoncer l’erreur,

peut-être reverrons-nous
les couleurs.

Et sans grand discours,
sans rembobiner
les scènes difficiles,

il suffira peut-être
d’appuyer sur

REPRENDRE.

août 2026

Lecture suivie de
« Rollo, l'homme des écrans noirs et bleus»
À un ami en mode veille

Ce poème est d'abord le **portrait d'une amitié**, mais d'une amitié regardée depuis son interruption. Toute sa force vient de là : il ne célèbre pas seulement ce qui fut, il mesure aussi ce qui manque aujourd'hui. Le texte avance donc constamment entre **présence et absence**, entre le souvenir heureux et le silence actuel.

Le titre concentre déjà toute cette ambiguïté. Les **écrans noirs** sont ceux du cinéma, lieux d'évasion, de plaisir partagé et de complicité. Les **écrans bleus** appartiennent au monde informatique de Rollo, capable de réparer les machines en panne. Mais à la fin du poème, ces deux couleurs changent de sens : le noir devient celui d'une amitié sans images, et le bleu celui d'un système qui ne fonctionne plus. Le motif technique devient alors une métaphore affective.

La première partie du texte repose sur la chronique et l'anecdote. La balle de tennis dans la cour de l'Athénée, les sorties au cinéma, les ordinateurs, le Comité des enseignants, la musique dans la voiture : tous ces détails donnent au portrait sa vérité. Rollo n'est jamais décrit abstraitement. Il apparaît à travers des gestes, des habitudes et des scènes vécues. C'est ce qui rend l'hommage crédible et chaleureux.

L'humour joue ici un rôle essentiel. La formule sur les films à problèmes, l'« IA avant l'IA », la question répétée dans la voiture — « c'est ta musique ou ton moteur qui fait des siennes ? » — empêchent le texte de sombrer dans la nostalgie pesante. Le rire appartient lui aussi à l'amitié, et le poème le conserve.

La structure suit presque naturellement le temps. On part de la rencontre lointaine, puis viennent les années de complicité, les rites, les passions communes, jusqu'au basculement : **« Puis un jour, sans générique de fin, tu as appuyé sur pause. »** L'image est particulièrement juste, parce qu'elle évite le mot brutal de rupture. Il ne s'agit pas d'un arrêt définitif, mais d'un **stand-by**. Cette nuance ouvre déjà la possibilité d'un retour.

La partie la plus délicate du poème est celle où le locuteur tente de comprendre sans accuser. Il dit son incompréhension, mais refuse le procès. Cette retenue est essentielle. Elle permet au texte de rester un hommage à Rollo plutôt qu'un règlement de compte avec les circonstances qui ont conduit à l'éloignement.

La métaphore informatique prend alors toute sa profondeur. Celui qui réparait autrefois les écrans bleus est absent précisément au moment où l'amitié connaît sa propre panne. Les formules :

« Je ne débranche rien. »
« Je ne supprime aucun fichier. »
« Je ne vide pas la corbeille des souvenirs. »

transforment le vocabulaire technique en langage du cœur. Elles disent, avec simplicité, que rien n'est effacé. Le souvenir devient une forme de fidélité.

La coda prolonge cette idée sans tomber dans l'optimisme facile. Elle ne promet rien. Elle imagine seulement qu'un jour le noir pourrait redevenir celui d'un cinéma avant le début du film, et que le bleu pourrait cesser d'annoncer l'erreur. Le dernier mot, **« REPRENDRE »**, est alors

parfaitement choisi. Il appartient à la fois au cinéma, à l'informatique et à l'amitié. Il ne dit ni « oublier », ni « recommencer », mais reprendre : continuer quelque chose qui existait déjà.

C'est sans doute ce qui donne au poème sa tonalité la plus juste. Il ne cherche ni à effacer la blessure ni à idéaliser le passé. Il dit simplement qu'après presque trente ans d'amitié, certains liens peuvent rester en veille sans être nécessairement morts.

« Rollo, l'homme des écrans noirs et bleus » est ainsi moins un poème sur la fin d'une amitié qu'un poème sur son interruption — et sur le refus de considérer cette interruption comme définitive !

Phil Sarca
